

UNIVERSITÉ DE FRANCE — ACADÉMIE DE PARIS

THÉORIE DE CALVIN

SUR

L'ÉCRITURE SAINTE

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie

Et soutenue publiquement le Vendredi 28 Mars 1890, à 4 heures.

PAR

AUGUSTE BÉNÉZECH

PARIS

IMPRIMERIE MOQUET

11, RUE DES FOSSÉS-SAINT-JACQUES, 11

1890

UNIVERSITÉ DE FRANCE — ACADÉMIE DE PARIS

THÉORIE DE CALVIN

SUR

L'ÉCRITURE SAINTE

THÈSE

ACAD.
UGD. BAT.
BIBL.

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie

Et soutenue publiquement le Vendredi 28 Mars 1890, à 4 heures.

PAR

AUGUSTE BÉNÉZECH

PARIS

IMPRIMERIE MOQUET

44, RUE DES FOSSÉS-SAINT-JACQUES, 44

1890

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Examineurs de la soutenance :

M. SABATIER, Président de la soutenance.
MM. SABATIER, }
 JUNDT, }
 VAUCHER, } Examineurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions
particulières du candidat.

PRÉFACE

Depuis quelques années on a publié sur Calvin un grand nombre d'études, on a plusieurs fois réédité ses œuvres. Nous ne saurions trop nous en réjouir. Le protestantisme réformé, en particulier, ne pourra que gagner à vivre plus près de ce réformateur à l'âme profondément religieuse. S'il nous est bon de consulter les productions de l'Allemagne et de l'Angleterre pour y chercher les éléments que nous pouvons nous assimiler, nous ne devons pas oublier que nous avons en Calvin un penseur profond, un interprète de l'Écriture riche en aperçus solides, et un écrivain au style concis et clair. On se représente souvent Calvin comme un froid dialecticien ou un théologien peu édifiant. Nous avons abordé l'étude de ses œuvres avec ce préjugé. Mais comme nous avons été vite détrompé ! Nous nous sommes senti peu à peu attiré, saisi par ce chrétien qui touche et émeut le cœur en éclairant l'esprit. Aucun auteur ne nous a plus intéressé, plus remué, plus éclairé. Aussi sera-t-il désormais un de nos auteurs de prédilection.

En entendant, il y a quelques mois, M. Sabatier signaler, en son cours de dogmatique, la pensée de Calvin sur l'Écriture Sainte, nous avons été frappé de ce qu'elle avait de religieux et de supérieur à la théorie acceptée encore par beaucoup de membres de l'Église réformée. M. A. Westphal venait de publier un article sur la critique et la foi (*Revue chrétienne*, 1^{er} octobre 1888). M. Faucher, un laïque pieux, indigné, avait cru devoir prendre la défense des derniers partisans de l'inspiration littérale (*Eglise libre*, 25 janvier 1889, supplément, Observations d'un laïque sur les tendances actuelles de la théologie). « J'ai voulu, moi aussi, calmer et rassurer des âmes simples qu'affligeaient et inquiétaient des attaques plus ou moins ouvertes contre la Bible, unique fondement de leur paix et de leur espérance, et qui s'étonnent du silence inconcevable gardé par ceux à qui revenaient le droit et le devoir de défendre la vérité révélée » (Lettre de M. Faucher, *Evangile et Liberté*, 10 mai 1889). — M. le professeur Vaucher (*Témoignage*, mars, avril, mai, juin) et M. Paul Chapuis (*Evangile et Liberté*, même époque) avaient immédiatement revendiqué les droits méconnus de la critique et montré que la foi n'a rien à craindre d'études qui n'en ébranlent pas les fondements mais plutôt la débarrassent d'un bagage inutile.

En ces circonstances, il nous a paru intéressant d'exposer la pensée de Calvin sur l'Écriture. Il n'a pas

fait d'exposition systématique. Nous chercherons dans les divers livres de l'Institution chrétienne les éléments nécessaires. On verra que pour lui le seul fondement de l'autorité de l'Ecriture, c'est le témoignage interne du Saint-Esprit. On pourrait penser d'après l'Institution chrétienne qu'il croit à l'inspiration littérale comme les théopneustes modernes ; mais il ne parle nulle part de la lettre et du détail. Dans les commentaires publiés avant la dernière revision de l'Institution dont nous nous servons, on remarque que pour lui l'inspiration a porté seulement sur les faits importants à connaître pour notre salut. Nous le montrerons par quelques exemples dans notre dernier chapitre.

Nous nous sommes servi pour les œuvres de Calvin de l'édition de MM. Baum, Cunitz et Reuss. Nos citations sont faites d'après le texte français quand la traduction donne le sens ; dans le cas contraire nous corrigerons d'après le texte latin de 1559 ; nous nous en tenons aux notes des éditeurs.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41547911_0023

THÉORIE DE CALVIN SUR L'ÉCRITURE SAINTE

CHAPITRE PREMIER

AUTORITÉ DE L'ÉCRITURE SAINTE

SECTION PREMIÈRE

L'ÉCRITURE SAINTE, RÉVÉLATION DE DIEU

« Toute la somme presque de nostre sagesse, laquelle, à tout conter, mérite d'estre réputée vraye et entière sagesse, est située en deux parties : c'est qu'en cognoissant Dieu, chacun de nous aussi se cognoisse, » (liv. I, chap. I, sect. 1).

Ces deux connaissances de Dieu et de nous mêmes sont indissolublement liées et contemporaines.

La connaissance de Dieu nous est innée : « Dieu a imprimé en tous une cognoissance de soy-mesme, de

laquelle il renouvelle la mémoire..... ceux qui, en tout le reste, semblent bien ne différer en rien d'avec les bestes brutes, quoy qu'il en soit retient toujours quelque semence de religion » (liv. I, chap. III, sect. 1).

Comme notre bonheur consiste à connaître Dieu, Il s'est aussi révélé en l'Univers pour nous contraindre à l'apercevoir dans ses œuvres : « Il s'est tellement manifesté à eux (aux hommes) en ce bastiment tant beau et exquis du ciel et de la terre, et iournellement s'y monstre et présente, qu'ils ne scauroyent ouvrir les yeux qu'ils ne soyent contraints de l'apercevoir » (liv. I, chap. v, sect. 1).

L'homme, par sa perversité, a obscurci ces diverses révélations, faites en vue de sa félicité. Il est sans excuse. Mais Dieu veut encore le sauver. Il lui ouvrira de nouvelles voies. Il se révélera d'une manière plus particulière encore, plus évidente, pour dissiper ces ténèbres volontaires.

Dieu s'est révélé pour attester son existence à l'exclusion des autres dieux, créés par l'imagination égarée des hommes, pour faire connaître sa volonté méconnue, sa miséricorde paternelle envers nous.

Il s'est révélé comme créateur et gouverneur du monde, comme gardien de la Loi morale, comme Sauveur.

Cependant Dieu s'est accommodé à l'infirmité et à la rudesse de l'esprit de l'homme : « Dieu bégaye,

comme par manière de dire, avec nous à la façon des nourrices pour se conformer à leurs petits enfants » (liv. I, chap. xiii, sect. i).

Sa révélation a été progressive : « quand la première promesse fut au commencement donnée à Adam, lors il y eut seulement comme de petites estincelles allumées. Depuis, petit à petit la lumière est creue et augmentée de iour en iour » liv. II, chap. x, sect. xx).

Elle est arrivée à son épanouissement en Jésus-Christ « qui est le soleil de justice, faisant esvanouir toutes nuées. » Quand il a été manifesté en chair « il nous a déclaré à bouche ouverte tout ce qui peut entrer de Dieu en humain esprit, et tout ce qui s'en peut penser » (liv. II, chap. x, sect. xx ; liv. IV, chap. viii, sect. vii).

Elle a été absolue et définitive. « Dieu a accompli toute perfection d'enseignement en son Fils..... Il n'adioustera point prophéties sur prophéties, ne revelations sur revelations..... (Christ) est le dernier et éternel tesmoignage que nous aurons de luy..... Il a tellement parlé, qu'il n'a rien laissé à dire aux autres après soy » (liv. IV, chap. viii, sect. vii).

Il ne faudrait pas croire que Dieu, en se révélant, ait voulu satisfaire une curiosité frivole, répondre à des questions oiseuses, nous donner matière à spéculer : « Les secrets de sa volonté qu'il a pensé estre bon de nous communiquer, il nous les a testifiés en sa parolle. Or, il a pensé estre bon de nous communi-

quer tout ce qu'il voyait nous appartenir et estre profitable » (liv. III, chap. XXI, sect. 1).

Dès lors il ne s'est pas montré en son essence incompréhensible, tel qu'il est en soi. Il s'est révélé « tel qu'il est envers nous » (liv. I, chap. x, sect. III).

L'homme, en son égarement, n'aurait pu concevoir que Dieu était pour lui un Père plein de sollicitude. C'eût été de la témérité de sa part. Et cependant il avait besoin de cette certitude pour crier à Lui et sentir en son âme le calme succéder à l'angoisse. Dieu, poursuivant notre salut, a jugé nécessaire de nous révéler surtout sa bonne volonté à notre égard et nous offrir sa miséricorde : « Il testifie qu'il nous est Père propice (liv. III, chap. II, sect. VII).

De quelle manière Dieu s'est-il révélé? Calvin ne s'explique pas très clairement sur ce point. Il ne faut pas s'en étonner. Les attaques contre la religion révélée du XVIII^e siècle et celles du XIX^e siècle, bien autrement sérieuses, ne s'étaient pas encore produites. On n'éprouvait pas le besoin de faire une exposition critique et dogmatique de ce qui était accepté de tous, catholiques et réformés. La révélation était un fait incontesté. On se contentait donc d'affirmations.

Ce que Calvin tient surtout à faire ressortir c'est ce que cette nouvelle révélation a été d'un caractère absolument spécial. Voilà pourquoi il va jusqu'à nous dire que Dieu a parlé lui-même du ciel de sa bouche sacrée (liv. I, chap. V, sect. XII, chap. VI, sect. II;

liv. II, chap. x, sect. vii; liv. IV, chap. viii, section II, III, IV, V).

Il ne faut pas prendre ces expressions à la lettre. Pour Calvin Dieu est invisible et l'homme ne pourrait supporter de le voir. Jamais homme, pas même Moïse n'a contemplé sa face. Tous les signes qu'il a choisis ne le révélaient pas tel qu'il est, en son essence incompréhensible (liv. I, chap. xi, sect. II, et III).

Seulement aux révélations en l'âme de l'homme et en l'Univers, désormais insuffisantes, il en a ajouté une autre. Mais là, encore ce sont les effets visibles qui ont révélé la cause invisible. Dieu s'est servi de moyens divers miraculeux, de signes, de visions, de voix célestes, pour attirer et frapper l'attention des hommes. Calvin ne s'étend pas sur ce sujet; il ne cherche pas à expliquer ces phénomènes. Cependant pour lui cette révélation externe aurait été incomprise si Dieu n'avait donné à l'homme, par son Esprit, la certitude interne que ces révélations venaient de Lui. Les deux révélations externe et interne se soutiennent. L'une n'est rien sans l'autre.

Les Révélations que Dieu a jugé bon de nous conserver se trouvent contenues dans l'Écriture Sainte. Calvin ne se lasse pas d'en exalter la valeur. Il va jusqu'à l'identifier, semble-t-il, avec la Parole de Dieu elle-même.

« L'Écriture est de Dieu... Dieu parle en icelle. Elle nous a esté donnée de la propre bouche de Dieu. Il

n'y a que les seules Escritures, où il a voulu que sa vérité fust publiée pour estre cogneue iusques en la fin... Elles sont venues du ciel... Les fidèles (oyent) là Dieu parler de sa propre bouche » (liv. I, chap. vii, sect. i, iv, v).

Il ne parle là, très certainement que des choses essentielles au salut. Avant d'avoir publié l'Institution chrétienne revisée, dont nous nous servons, il avait déjà fait des commentaires où il reconnaît des erreurs de texte, de chronologie et de détails dans les livres canoniques (voir le chap. iv de notre thèse).

On le voit pour Calvin la Révélation s'est faite sous des formes humaines et appropriées aux temps et aux circonstances. Elle a été progressive, absolue seulement en Jésus-Christ. Elle n'a pas enseigné à l'homme des vérités qu'il peut trouver par l'observation et l'étude. Son unique objet c'est Dieu, non pas une idée métaphysique de Dieu, mais ce qu'il est pour nous, sa bonne volonté à notre égard et les choses essentielles à notre bonheur. Son seul but c'est le salut de l'homme.

SECTION II

INSPIRATION DE L'ÉCRITURE SAINTE

Dieu n'a pas fait à tous les hommes cette révélation spéciale pour ne pas les contraindre à l'accepter.

Pour la faire connaître, en ses développements successifs, il s'est servi, à travers l'histoire, de certains hommes choisis de Lui « s'il parlait de luy-mesme du ciel, ce ne seroit point merveilles, si tout le monde recevait incontinent son dire en crainte et révérence... Dieu cache le thrésor de sa sagesse céleste en des vaisseaux fragiles de terre pour expérimenter tant mieux en quelle estime nous l'avons » (liv. IV, chap. III, sect. I).

Mais il a donné à ces hommes la certitude que ce qu'il leur révélait soit en visions ou oracles venait bien de Lui (liv. I, chap. VI, sect. II).

Ils ont été les organes du Saint-Esprit. C'est Lui qui parle par la bouche des prophètes et des apôtres (liv. I, chap. XIII, sect. VI; chap. VIII, sect. X; liv. IV, chap. VIII, sect. VIII)..

C'est l'Esprit qui les a poussés à parler et leur a suggéré ce qu'ils avaient à dire. « Il ne souffre point que nul parle outre ce qu'il luy aura commandé... Il n'y en a pas un de tous les prophètes qui ait ouvert la bouche sinon ayant reçu en premier lieu la parole de Dieu... que pouvoit-il sortir de leurs bouches pollues et puériles, sinon choses folles et immondes, s'ils eussent parlé leurs paroles mesmes? Mais quand leurs bouches ont commencé à estre les organes du Saint-Esprit elles ont esté pures et saintes (liv. IV, chap. VIII, sect. III)... (les apôtres) parlaient ayans l'Esprit de Jésus-Christ leur dictant ce qu'ils avoyent à

dire (liv. IV, chap. viii, sect. viii; chap. ix, sect. vii; liv. I, chap. viii, sect. ii).

L'Écriture elle-même est l'œuvre du Saint-Esprit. Dieu s'est révélé aux patriarches par révélations secrètes ; il a voulu que sa parole fût fixée par écrit. Les prophètes ont puisé en la Parole de vie ce qu'ils ont laissé par écrit. L'Esprit de Dieu a suggéré aux prêtres la pensée de composer les histoires et les a rendus capables de s'en acquitter dignement (liv. IV, chap. viii, sect. xiv).

Les apôtres ont été aussi guidés par l'Esprit quand ils ont écrit ce que nous avons d'eux (liv. IV, chap. viii, sect. viii).

Il ne peut y avoir de lacune. L'Esprit ne l'aurait pas permis (liv. III, chap. xxii, sect. viii).

Calvin parfois, au lieu de citer les auteurs, se contente de dire : « Le Saint-Esprit » (liv. I, chap. ix, sect. ii; liv. III, chap. xiv, sect. viii; chap. xvii, sect. xi; chap. xviii, sect. ii, iv; chap. xxii, section viii, etc.).

Cependant Calvin ne croit pas que la personnalité de l'auteur ait été entièrement effacée. Il reconnaît dans ses commentaires des différences de style et de caractère (Voir notre fin du chap. iv).

D'ailleurs le problème de l'inspiration n'était pas alors posé comme aujourd'hui. On ne la contestait pas. Il n'était pas nécessaire de répondre aux nombreuses objections faites de nos jours. La distinction

entre l'élément divin et l'élément humain dans leur rôle respectif n'était pas assez faite.

Dans l'Institution chrétienne Calvin semble croire à l'inspiration absolue. Cependant il ressort de ses commentaires qu'à ses yeux elle a porté seulement sur les faits utiles à connaître pour notre salut. C'est d'eux qu'il parle dans l'Institution. Rien d'étonnant qu'il exalte le caractère inspiré des auteurs.

SECTION III

RESSEMBLANCE ET DIFFÉRENCE DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT

Cet Esprit qui a « imprimé son image aux Ecritures » dont il est l'auteur, ne peut varier en ses révélations. Il est le même partout (liv. I, chap. ix, sect. II).

Toutes les Ecritures étant son œuvre, tout est également vrai. Pas de contradiction. Il y a seulement progression plus ou moins lente par manière pédagogique. Il a accommodé les révélations, le langage, les institutions aux temps et aux circonstances. Les formes sont diverses. Le fond est le même.

Calvin a exprimé plusieurs fois sa pensée sur ce point et il a consacré deux chapitres à le traiter plus longuement (liv. II, chap. x et XI).

Guidé par quelques interprétations allégoriques de l'apôtre Paul, par ses propres pensées dogmatiques et en opposition à Servet et aux anabaptistes qui méconnaissent la valeur de l'Ancien Testament, il l'a exaltée au point de méconnaître son caractère positif. C'est certainement ici la partie la plus caduque de son œuvre. Avec le sens historique moderne et les résultats de la critique, l'Ancien Testament nous apparaît sous un tout autre aspect. L'histoire d'Israël n'y perd rien. Elle est, en elle-même, beaucoup plus palpitante d'intérêt. Nous suivons avec une émotion grandissante sa marche lente vers la lumière, ses tâtonnements douloureux, ses magnifiques élans, ses divines découvertes, ses prévisions de l'avenir, réalisées au-delà de toute espérance. L'intervention de Dieu y apparaît toujours avec évidence, plus pédagogique, plus respectueuse de l'être humain.

« Pour Calvin « l'alliance faite avec les Pères anciens, en sa substance et vérité, est si semblable à la nostre qu'on la peut dire une mesme avec icelle, seulement elle en diffère en l'ordre d'estre dispensée » (liv. II, chap. x, sect. 1).

Il constate d'abord les ressemblances. L'Israélite, comme nous, croyait à la vie éternelle. Dieu ne lui proposait pas comme but une félicité terrestre. Il élevait plus haut sa pensée. Calvin en donne pour preuve quelques passages de l'apôtre Paul, la Loi et les Prophètes. Dieu est le Dieu d'Israël. Il ne l'est pas seule-

ment de leur corps mais de leur âme. Il s'appelle : Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, longtemps après leur mort. Donc ils étaient vivants. Les patriarches auraient été insensés de placer leur bonheur sur une terre où ils avaient tant à souffrir. Ils attendaient un héritage éternel après leur mort. David, Job, ont eu cette espérance. Les prophètes parlent d'un bonheur terrestre. Ce sont là des images pour diriger la pensée de l'Israélite vers la vie éternelle.

L'alliance de l'Ancien Testament n'a pas été fondée sur les mérites mais sur la miséricorde de Dieu comme celle du Nouveau.

Les Israélites ont eu aussi Jésus-Christ pour Médiateur. Toutes les promesses ont été fondées sur sa personne. Dieu, sans Lui, n'aurait pu leur être propice (liv. II, chap. vi, sect. II).

Dieu n'est réellement connu qu'en Jésus-Christ. Cela a toujours été vrai. Celui qui n'a point le Fils n'a point le Père. « Dès le commencement du monde, il (Jésus-Christ) a esté mis en avant aux esleus afin qu'ils eussent les yeux arrestez en luy et que leur fiance s'y reposast » (liv. II, chap. vi, sect. IV).

Les promesses de vie éternelle leur ont été aussi confirmées par des sacrements « vraiment spirituels » (liv. II, chap. x, sect. vi).

Ils tendaient au même but « envoyer et conduire à Jésus-Christ. Ils le préfiguraient.... les nostres témoignent qu'il a été donné » (liv. IV, chap. xiv, sect. xx).

La loi morale donnée par Dieu que les prophètes n'ont pas eu pour mission d'abolir mais d'expliquer, a été, il est vrai, réalisée par Christ; elle reste néanmoins l'expression de la volonté de Dieu à notre égard.

Il y a quelques différences entre les deux Testaments mais peu importantes. L'unité profonde subsiste.

Pour amener l'Israélite à penser aux choses invisibles, Dieu les lui faisait contempler sous des formes terrestres. Aujourd'hui nous pouvons les méditer directement sans ces moyens inférieurs.

L'héritage céleste espéré est le même. La terre de Chanaan était promise aux Israélites, encore à l'état d'enfance, comme une marque de bonté de Dieu et une figure de cet héritage céleste. De là leur attachement à ce signe du bonheur attendu.

« L'Ancien Testament représentait la vérité absente par des figures et a eu l'ombre au lieu du corps. Le Nouveau contient la vérité présente et la substance. » C'est avec cette pensée qu'il faut lire les passages où l'Ancien Testament est opposé au Nouveau. Le fondement de l'alliance était Jésus-Christ. Depuis sa venue elle a été ratifiée et confirmée. En attendant Dieu a ordonné des cérémonies qui en ont été les signes (liv. II, chap. xi, sect. iv). Les Israélites étaient ainsi conduits à Christ. La vertu de la mort et de la résurrection y étaient montrées mais de loin. Cependant en ces cérémonies judaïques il y avait plutôt « confession

des péchés que purgation », mais « le payement n'en était point fait ». La Rédemption des offenses s'est faite par la mort du Christ « lesquelles demeuraient dans l'Ancien Testament et n'estoyent point abolies. » C'est par Christ et non par les cérémonies qu'ils ont obtenu grâce.

Christ par sa mort a aboli ces observations externes par lesquelles « les hommes se confessaient redevables à Dieu et n'estoyent point acquittés de leurs dettes. » Voilà pourquoi à la mort du Christ le voile du temple s'est déchiré.

La Loi, prise en elle-même, sans les promesses de miséricorde, commande, menace et ne change pas. A cet égard l'Ancien Testament est un instrument de mort; le Nouveau un moyen de vie parce qu'il nous délivre de la malédiction et nous réconcilie avec Dieu.

L'Ancien Testament est une alliance de servitude parce qu'il engendre la crainte et le Nouveau une alliance de liberté parce qu'il fait naître la confiance. Si les Israélites ont connu un peu de cette liberté ce n'est pas par la Loi mais « parce qu'ils ont eu recours à l'Evangile » (liv. II, ch. XI, sect. IX).

Avant le Christ, Dieu s'était choisi un peuple auquel il s'est révélé d'une manière particulière, avec qui il a fait une alliance. Quand le Médiateur est apparu, la miséricorde et la paix ont été accordées à tous les hommes.

Quant aux autres diversités entre l'Eglise chrétienne

et Israël, cérémonies, administration et manière d'enseigner, ce sont des formes accommodées aux temps et aux circonstances (liv. II, ch. XI, sect. XI, XII, XIII, XIV).

Ainsi donc Calvin ne méconnaît pas le caractère transitoire et inférieur de l'Ancien Testament. Son erreur est d'y trop voir le Nouveau Testament. Son sens critique, ailleurs si juste, a été ici en défaut. Aussi son exégèse dogmatique de l'Ancien Testament a-t-elle singulièrement vieilli.

SECTION IV

CONSERVATION DE L'ÉCRITURE SAINTE

Comment les Ecritures ont-elles été conservées? Qui nous assure qu'elles sont parvenues jusqu'à nous en leur intégrité? Qui nous prouve qu'aucune main sacrilège n'a fait de coupure ou de falsification?

L'Esprit humain léger et frivole aurait vite oublié ces révélations comme les autres si Dieu, par sa Providence, n'en avait pris soin. Il a veillé à ce que tout fût bien recueilli en des registres authentiques pour que ses Ecritures n'eussent pas à souffrir de l'oubli, de l'erreur ou de l'audace des hommes. « Afin, que d'un train continuel la vérité demeurast tousiours en vigueur d'aage en aage et fust connue en la terre,

il a voulu que les révélations qu'il avoit commises en la main des Pères comme en depost, fussent enregistrées; et à cest effect il a fait publier sa Loy, à laquelle il a puis après adiousté les Prophètes comme expositeurs » (liv. I, chap. vi, sect. ii, iii).

Et si la Loi a été conservée c'est plutôt miraculeusement que par la sagesse des hommes. « Combien que par la nonchalance des Prestres elle fust comme ensevelie pour quelque temps, depuis que le bon roy Iosias l'eust retrouvée elle a esté leue de tous par successions continuelles. Et aussi Iosias ne l'a mit pas en avant comme chose nouvelle, mais qui avait esté commune tant et plus, et dont la mémoire estoit publique et recente. L'original s'en gardait au Temple. Il y en avait une copie entre les chartres royales » (liv. I, chap. viii, sect. viii).

Les écrits des prophètes ont été transmis de père en fils. Leurs contemporains et auditeurs ont rendu un témoignage qui n'a laissé aucun doute en l'esprit de leurs descendants (liv. I, chap. viii, sect. viii).

L'objection qu'Antiochus aurait fait brûler les livres de l'Ecriture ne porte pas. Il avait, il est vrai, donné cet ordre; mais Dieu, par son intervention providentielle, les a préservés de la destruction (liv. I, chap. viii, sect. ix). La traduction des Septante a permis de les répandre par tout le monde. Puis l'Eglise chrétienne a veillé à la conservation de l'Ancien et du Nouveau Testament.

CHAPITRE II

FONDEMENT DE L'AUTORITÉ DE L'ÉCRITURE SAINTE

SECTION PREMIÈRE

PREUVE DIVINE. — LE TÉMOIGNAGE DU SAINT-ESPRIT

Une objection se présente naturellement à l'esprit : « Qui me prouve que Dieu a parlé. » Rousseau l'a faite au siècle dernier : « Dieu a parlé ! Voilà certes un grand mot. Et à qui a-t-il parlé ? Il a parlé aux hommes. Pourquoi donc n'en ai-je rien entendu ? Il a chargé d'autres hommes de vous rendre sa parole. J'entends : ce sont des hommes qui vont me dire ce que Dieu a dit. J'aimerais mieux avoir entendu Dieu lui-même ; il ne lui en aurait pas coûté davantage et j'aurais été à l'abri de la séduction. Il vous en garantit en manifestant la mission de ses envoyés. Comment cela ? Par des prodiges. Et où sont ces prodiges ? Dans les livres. Et qui a fait ces livres ? Des hommes. Et qui a vu ces prodiges ? Des hommes qui les attestent. Quoi ! toujours des témoignages humains ! tou-

jours des hommes qui me rapportent ce que d'autres hommes ont rapporté! Que d'hommes entre Dieu et moi! » (*Emile*, liv. IV, t. II, p. 589; édition Furne, 1835). Calvin avait prévu cette objection; il y a répondu à l'avance pour ses contemporains qui lui posaient la même question.

L'Eglise catholique prétendait et prétend encore qu'en ce domaine l'homme, sans son secours ne peut arriver à la certitude. Elle seule est la garante de l'origine divine des Ecritures, de leur conservation intégrale. Elle seule en est la dépositaire, la dispensatrice, l'interprète inspirée.

Que feront alors les pauvres consciences qui cherchent la certitude de la vie éternelle s'il n'y a que des hommes, comme eux exposés à l'erreur, pour la leur donner? (liv. I, chap. vii, sect. i).

Mais cette Eglise qui se met ainsi à la place du Christ, qu'est-elle? Elle repose sur la doctrine des prophètes et des apôtres (Ephés II, 20). L'Ecriture avait donc son autorité avant que l'Eglise existât. L'Eglise ne saurait la lui octroyer. En recevant l'Ecriture elle ne la rendait pas authentique. Elle l'acceptait parce qu'elle l'a reconnaissait venue de Dieu (liv. I, chap. vii, sect. ii).

Ce n'est pas l'homme, ce n'est pas l'Eglise, ce ne sont pas nos raisonnements qui peuvent créer en nous le sentiment ferme et inébranlable que l'Ecriture vient de Dieu. Dieu seul le peut. Il le fait par son

Esprit. C'est cet Esprit, présent en notre âme, qui nous assure que Dieu parle en l'Écriture. C'est ce même Esprit qui parlait par les prophètes et les apôtres. Il nous certifie qu'ils ont mis en avant ses seules révélations. « Si nous voulons bien pourvoir aux consciences, à ce qu'elles ne soient point tracassées sans cesse de doutes et legeretez, qu'elles ne chancellent point et n'hésitent point à tous scrupules, il est requis que la persuasion que nous avons dite soit prinse plus haut que de raisons humaines ou iugements ou coniectures; assavoir du tesmoignage secret du Sainct Esprit » (liv. I, chap. vii, sect. iv).

Cette illumination de l'Esprit crée en nous une certitude supérieure à tout jugement. Ce n'est pas un état d'âme passager, une illusion d'un moment, bientôt regrettée. Ce n'est pas non plus le fait d'une crédulité ignorante et superstitieuse que les lumières de l'observation attentive et de l'étude détruiraient. C'est une intuition immédiate et permanente produite par une révélation d'en haut. Nous affirmons que l'Écriture vient de Dieu comme si nous y voyions son essence (liv. I, chap. vii, sect. v).

Cette expérience tous les fidèles la font. C'est un phénomène des plus certains, mais qu'aucune langue humaine ne peut traduire (liv. I, chap. vii, sect. v).

L'Écriture, d'ailleurs, n'est rien, absolument rien, sans cette action mystérieuse de l'Esprit en l'âme du

chrétien. Elle est lettre morte, sans nul effet (liv. I, chap. vii, sect. v et liv. III, chap. i, sect. iv).

Cet Esprit éclaire notre entendement. Son œuvre est seulement complète quand il a scellé en nos cœurs cette vérité enfin perçue. « Il est le maistre intérieur par le moyen duquel la promesse du salut entre en nous, et transperce nos âmes : autrement elle ne feroit que battre l'air, ou sonner à noz oreilles... Il est la clef par laquelle les trésors du royaume de Dieu nous sont ouverts : son illumination peut estre nommée La veue de nos âmes » (liv. III, chap. i, sect. iv)... Il faut que l'entendement de l'homme soit d'ailleurs illuminé et le cœur confirmé devant que (latin : *quo*, pour que) la parolle de Dieu obtienne pleine foy en nous » (liv. III, chap. ii, sect. vii).

Dès lors rien ne saurait ébranler la foi des chrétiens à l'origine divine des Ecritures.

SECTION II

PREUVES HUMAINES

Sans cette certitude produite par l'Esprit en nous, tous les autres arguments sont vains et inutiles. Avec cette illumination ils peuvent avoir quelque utilité.

S'il y a un Dieu au Ciel, c'est de Lui que viennent la Loi et les Prophètes. La doctrine en est céleste. C'est elle qui nous ravit, malgré le style grossier qui l'enveloppe. Il y a là des sentences que l'Esprit humain n'aurait pu trouver de lui-même, des pensées qui n'auraient pas germé en son cœur. Aucun livre ne provoque en notre âme des émotions aussi profondes : « Que nous lisions Démosthène ou Cicéron, Platon ou Aristote, ou quelques autres de leur bande : ie confesse bien qu'ils attireront merveilleusement, et delecteront et esmouveront iusques à ravir mesme l'esprit ; mais si de là nous nous transportons à la lecture des Sainctes Escriptures vueillons ou non elles nous poindront si vivement, elles perceront tellement nostre cœur, elles se ficheront tellement au dedans des moelles, que toute la force qu'ont les rhétoriciens ou philosophes, au prix de l'efficace d'un tel sentiment ne sera que fumée. Dont il est aisé d'appercevoir que les Sainctes Escriptures ont quelque propriété divine à inspirer les hommes, veu que de si loing elles surmontent toutes les grâces de l'industrie humaine » (liv. I, chap. vii, sect. iv ; chap. viii, sect. i et ii).

N'est-on pas frappé aussi de l'ancienneté de l'Ecriture ? Tout ce qu'on raconte ailleurs est postérieur à Moïse. Et Moïse ne propose rien de nouveau à Israël mais ce que depuis l'antiquité la plus reculée on s'était transmis d'âge en âge. La sincérité qu'il met à raconter sans voile les écarts des membres de sa fa-

mille, les miracles qui ont précédé, accompagné et suivi la promulgation de la Loi, miracles incontestables que les païens n'ont même pas cherché à nier mais à attribuer à une puissance magique, les prophéties, en particulier celles au sujet de la prééminence de Juda et de la vocation des Gentils, réalisées l'une 400 ans, l'autre 2,000 ans plus tard, tout prouve qu'en écrivant il a obéi à l'Esprit, qu'il est « comme ange de Dieu venant du ciel » (liv. I, chap. viii, sect. iii, iv, v, vi).

L'accomplissement des nombreuses prophéties qu'on trouve chez les prophètes, d'Isaïe au sujet de Cyrus, de Jérémie fixant sûrement le temps du séjour en captivité, de Daniel traitant de faits qui se sont passés 600 ans après sa mort, etc., nous est garant que ce ne sont pas des conjectures humaines, mais des oracles de Dieu (liv. I, chap. viii, sect. vii).

Qu'étaient les apôtres? Des péagers, des pêcheurs, des ignorants. Et cependant en un instant ils sont devenus capables d'exposer les profonds mystères de Dieu. N'est-il pas évident qu'ils avaient pour maître l'Esprit? (liv. I, chap. viii, sect. x.)

Les attaques impuissantes dirigées de toutes parts contre l'Écriture, l'acceptation de son autorité par tant de peuples si divers de mœurs et de langue, le sang des martyrs versé pour elle, entre beaucoup d'autres raisons, attestent éloquemment sa majesté et sa dignité (liv. I, chap. viii, sect. xi et xii).

Mais il ne faut pas se faire illusion ; ces preuves, si frappantes qu'elles soient, ne pourraient enfanter en notre être une conviction profonde et durable. Il y faut l'intervention de Dieu. « Lesquelles raisons néanmoins ne sont point de soy suffisantes pour fonder droitement sa certitude, iusques à ce que le Père céleste, faisant là reluire sa divinité, l'exempte de toute doute et question, luy donnant ferme reverence. Pourtant lors finalement l'Ecriture nous satisfera à une cognoissance de Dieu, qui nous apporte salut, quand la certitude d'icelle sera appuyée sur la persuasion intérieure du Saint-Esprit » (liv. I, chap. viii, sect. xii).

CHAPITRE III

EMPLOI DE L'ÉCRITURE SAINTE

SECTION PREMIÈRE

L'ÉCRITURE SAINTE MOYEN DE GRACE

Il est bien établi que les Ecritures sont la Parole de Dieu. Elles contiennent la révélation parfaite, ou plutôt tout ce que Dieu a voulu et veut révéler à nos esprits grossiers et charnels en vue de notre salut.

C'est par leur moyen que Dieu nous éclaire, nous appelle à Lui, calme nos angoisses, met fin au désespoir enfanté par notre impuissance à réaliser la loi. C'est par elles qu'il fait naître en nos âmes la confiance et l'amour, en un mot nous sauve.

Dans ce but il s'est mis à part à travers les siècles des hommes pour faire connaître sa Parole consolatrice, toujours la même en sa substance, différente seulement dans la forme.

S'il est vrai que la Parole de Dieu ne soit rien et ne

parle vraiment à notre esprit et à notre cœur sans le témoignage interne du Saint-Esprit, il ne faut pas oublier que cet Esprit lui-même n'est rien sans la Parole.

L'Esprit que Christ nous envoie n'a pas pour mission d'inaugurer une ère nouvelle et d'abolir comme surannée l'Ecriture (liv. I, chap. ix, sect. iii).

L'Esprit et la Parole sont mis en un lien indissoluble. Ils ont besoin l'un de l'autre pour s'éclairer, pour se soutenir. C'est en l'âme de l'homme que jaillit la lumière produite par la rencontre féconde de ces deux forces, toutes deux stériles en leur isolement. A cette lumière, l'homme prend conscience de leur caractère divin.

Hors de là il n'y a que ténèbres, ou lumière factice, exaltation passagère : « Le Seigneur a assemblé et accouplé comme d'un lien mutuel, la certitude de son Esprit et de sa Parole : afin que nostre entendement reçoive icelle parole en obéissance, y voyant reluire l'Esprit, qui luy est comme une clarté pour luy faire là contempler la face de Dieu : afin aussi que sans crainte de tromperie ou erreur, nous recevions l'Esprit de Dieu, le recognoissant en son image c'est-à-dire en sa parole » (liv. I, chap. ix, sect. iii).

C'est la Parole qui va au devant de l'Esprit et fait jaillir l'étincelle révélatrice : « La Parole est comme instrument par lequel le Seigneur dispense aux fidèles l'illumination de son Esprit » (liv. I, chap. ix, sect. iii).

La foi, produit de cette rencontre, ne peut vivre

qu'en s'alimentant à la Parole. Elle ne peut en être séparée, pas plus que les rayons du soleil (liv. III, chap. II, sect. VI). Elle a besoin de se reposer toujours en ses déclarations pour pouvoir continuer à implorer Dieu comme Père et avoir la certitude inébranlable du pardon, de la vie éternelle (liv. III, chap. II, sect. III, VI XXI).

SECTION II

L'ÉCRITURE SAINTE RÈGLE DE FOI

Si les Ecritures sont la Parole de Dieu, si elles sont inspirées par l'Esprit, si rien n'a été dit, ni écrit sans son assistance, si rien n'a été oublié, l'homme n'a qu'à les interroger de ses yeux avides pour y chercher toujours la pensée de Dieu. Cette pensée, une fois trouvée, devra devenir la sienne. L'Ecriture sera l'unique source de sa foi. Quand elle se taira, il gardera un respectueux silence et défendra à son esprit une dangereuse curiosité. « Il nous faut prendre de l'Ecriture la règle tant de nos pensées que de nos paroles, à laquelle nous rapportons et toutes les cogitations de nostre esprit et toutes les paroles de nostre bouche (liv. I, chap. XIII, sect. III)..... Notre savoir ne doit estre autre, que de recevoir avec un esprit debonnaire

et docilité, tout ce qui nous est enseigné en l'Ecriture, sans rien excepter (liv. I, chap. xviii, sect. iv)... L'Ecriture est l'escole du Sainct Esprit : en laquelle comme il n'y a rien omis qui fust salutaire (le latin porte : *necessarium*) et utile à cognoistre, aussi il n'y a rien d'enseigné qu'il ne soit expédient de savoir » (au sujet de la prédestination, liv. III, chap. xxi, sect. iii).

L'Eglise elle aussi n'a qu'à se soumettre. Elle est l'esclave de la Parole qu'elle est chargée de répandre. Il ne lui est pas permis de faire des innovations : « Il n'est pas licite à l'Eglise de forger aucune doctrine nouvelle : c'est-à-dire de plus enseigner que Dieu n'a révélé par sa parole » (liv. IV, chap. viii, sect. iv, xv).

L'Eglise catholique, en s'attribuant, au nom de sa prétendue inspiration exclusive, le droit de décréter de nouveaux dogmes, d'établir de nouvelles institutions, qu'on doit tenir pour oracles venant du Ciel, est aussi dans l'erreur que les exaltés, anabaptistes ou autres, qui s'affranchissent de l'Ecriture (liv. IV, chap. viii, sect. xiii).

Le Seigneur en promettant son Esprit n'a pas fait espérer de nouvelles révélations. « Il ne faut rien davantage attendre de son Esprit, sinon qu'en illuminant noz entendemens, il nous face recevoir la vérité de sa doctrine » (liv. IV, chap. viii, sect. xiii).

Toutes les doctrines doivent être jugées à cette lumière. « Comme bois, chaume et foin, quand on les met au feu, sont incontinent esprins pour être redigez

en cendre : ainsi toutes inventions humaines qui ne sont pas établies en la parole de Dieu ne peuvent porter l'examen de l'Esprit qu'elles ne soyent (*protinus*) détruites et aneanties » (liv. III, chap. v, sect. ix).

Calvin critique les institutions et certains dogmes catholiques élaborés à travers les siècles, et montre qu'ils n'ont aucun fondement en l'Ecriture.

S'il accepte les formules dogmatiques des grands conciles des premiers siècles, ce n'est pas parce qu'elles ont été décrétées par des assemblées d'évêques, représentant l'Eglise universelle; c'est parce qu'après examen attentif, il les croit conformes aux enseignements bibliques (liv. IV, chap. ix, sect. viii).

Les catholiques prétendent qu'on ne trouve point en l'Ecriture la détermination faite au concile de Nicée que le Fils est d'une même substance que le Père. Selon lui, le mot consubstantiel n'y est pas, la chose, la pensée s'y trouve, clairement exprimée (liv. IV, chap. viii, sect. xvi).

Le symbole, dit des Apôtres, lui paraît être l'expression heureuse de la foi chrétienne. Peu lui importe d'ailleurs le nom de l'auteur qu'il avoue ne pas connaître. « Il ne nous faut pas beaucoup soucier de l'auteur de ce sommaire... Toute l'histoire de notre foy y est brièvement racontée en tel ordre et distinction, qu'il ne nous faut chercher davantage, et que rien n'y est mis qui ne soit prouvé par fermes témoignages de l'Ecriture » (liv. II, chap. xvi, sect. xviii).

Il croit qu'en la rédaction primitive ne se trouvait pas la descente aux enfers. Il l'admet ; mais en repoussant l'interprétation : il est descendu au sépulcre, qui serait une répétition plus obscure. Saint Pierre a voulu seulement montrer « que tous ont senti et cogneu combien la mort de Jésus-Christ estoit vertueuse ». Pour lui Christ a « enduré les tormens espouvantables que doivent sentir les damnez et perdus » (liv. II, chap. xvi, sect. ix et x).

Quant aux institutions il faut en revenir à celles que les Apôtres ont établies : pasteurs prêchant la Parole, anciens, diacres, — baptême et cène, seuls sacrements. — Cependant pour la discipline externe et les autres cérémonies, Dieu n'a pas donné d'ordre précis. Cela dépend du milieu et des temps ; mais il ne faut pas que le peuple ait pour ces institutions un respect superstitieux (liv. IV en général, chap. x, sect. xxvii, xxviii, xxix, xxx).

L'Eglise catholique objecte que le baptême des enfants n'est pas en l'Evangile. S'il n'y était pas Calvin renoncerait à cette coutume, mais il l'y trouve (liv. IV, chap. xvi, sect. i).

SECTION III

L'ÉCRITURE SAINTE RÈGLE DE VIE

Quand les philosophes anciens veulent nous exhorter à la pratique de la vertu, ils nous engagent à vivre conformément à notre nature, à prendre la raison comme guide. L'Écriture a des vues plus profondes. Elle nous dévoile le fond corrompu de notre être d'où il ne peut surgir que des pensées coupables, des actions entachées d'égoïsme. Elle nous ouvre de nouvelles voies.

Si elle nous présente la Loi c'est pour provoquer en notre âme un désespoir passager et nous contraindre à attendre notre salut de la seule miséricorde de Dieu qu'elle nous offre. Celui qui, sollicité et aidé par l'Esprit, l'accepte, doit renoncer désormais à lui-même, se vider pour ainsi dire de toute volonté personnelle pour faire place à l'Esprit de Christ qui veut le façonner à son image. Les philosophes n'ont pas même soupçonné cette transformation, unique voie de la vraie vie (liv. III, chap. vi, sect. iii, iv; chap. vii, sect. i, ii).

Mais pour la conduite comme pour la foi, l'Esprit n'affranchit pas de l'Écriture. Elle est la règle du bien et du mal. C'est elle qui doit être l'inspiratrice de nos

actions (liv. III, chap. iv, sect. xxviii; liv. II, chap. xviii, sect. viii; liv. IV, chap. x, sect. xxx).

Christ nous est donné comme exemple. Nous devons nous efforcer de réaliser son image en notre vie (liv. III, chap. vi, sect. i et iii).

Il ne faudrait pas croire davantage que Christ, idéal vivant, rende inutile la Loi (morale, le Décalogue). Elle est l'expression de ce que Dieu veut de nous. Tout ce qu'il faut pour vivre saintement s'y trouve. Elle a été et reste pour tous les siècles la Loi. Jésus-Christ n'est pas venu pour enseigner une autre manière de vivre. Il s'est contenté d'en montrer en sa personne la réalisation concrète » (liv. II, chap. vii, sect. xiii; liv. III, chap. xix, sect. ii; chap. xx, sect. xv; liv. IV, chap. xiii, sect. i et xiii).

La Loi est utile pour le fidèle. Quoiqu'il sente dans les profondeurs de son être la présence permanente de l'Esprit qui l'unit au Christ dont le corps est localisé au Ciel, il a besoin d'elle pour le guider. En cette prison de chair où les retours inopinés du vieil homme sont si fréquents, elle est pour lui un salutaire aiguillon : « puisque l'homme spirituel n'est point encore délivré du fardeau de sa chair, la Loi lui sera un aiguillon perpétuel, pour ne le laisser point endormir ny appesantir » (liv. II, chap. vii, sect. xii).

Ce n'est plus en esclaves serviles et tremblants que nous regardons à elle. C'est en enfants libres et obéissants : « Les consciences ne servent point à la Loi

comme contraintes par la nécessité de la Loy ; mais estans délivrées de la Loy (latin : *sed legis ipsius iugo liberæ*) elles obéissent libéralement à la volonté de Dieu » (liv. III, chap. xix, sect. iv).

Désormais avides d'obéir à Dieu nous allons lui demander en sa Loi comment nous devons vivre pour lui plaire. Quoique la Loi soit écrite en nos cœurs et que nous ayons par l'influence de l'Esprit, le désir de lui être agréables, nous avons besoin de la voir clairement exprimée en l'Ecriture. Là aussi les deux révélations s'éclairent et se soutiennent (liv. II, chap. vii, sect. xi).

Cependant Dieu a jugé à propos d'ajouter quelques exhortations : renoncement à nous mêmes, sobriété, justice, piété, charité, espérance de la vie éternelle. Il nous ordonne la patience en la pauvreté, la modération en l'abondance (liv. III, chap. vii, sect. i ; chap. x, sect. i).

On fait aux pauvres âmes une plaie mortelle en leur imposant mille autres obligations. L'homme alors est en un continuel tourment, en une perplexité incessante. Ce n'est plus l'être libre et joyeux que Dieu a voulu enfanter par Christ. « Ils (les papistes) ont usurpé un empire excessif et barbare sur les porres âmes desquelles ils sont vilains bourreaux. Car ils veulent que les loix qu'ils font soyent spirituelles et qu'elles appartiennent à l'âme : affirmans qu'elles sont nécessaires à la vie éternelle » (liv. IV, chap. x, sect. i et ii).

Dieu a donné des règles générales de conduite qui

doivent nous suffire. Pour le détail, pour les choses indifférentes, il nous laisse libre d'agir sous son regard. Nul ne doit se mettre à la place de Dieu, nous ravir cette liberté acquise par le sang de Christ (liv. III, chap. iv, sect. xxiv; chap. x, sect. i et iii; liv. IV, chap. x, sect. i, ii et viii; chap. xiii, sect. i).

En nous conviant à nous acquitter des devoirs de notre vocation il nous a donné en particulier une règle singulièrement féconde : « Chacun donc doit réputer à son endroit que son estat luy est comme une station assignée de Dieu, à ce qu'il ne voltige et circuisse cà et là inconsidérément tout le cours de sa vie..... Ce sera un allègement bien grand en tous soins, travaux, fascheries et autres charges, quand chacun sera persuadé que Dieu luy est guide et conducteur à cela. Les magistrats s'employeront plus volontiers à leur charge; un père de famille se contraindra à faire son devoir de meilleur courage : bref, chacun se portera plus patiemment en son estat et surmontera les peines, sollicitudes, chagrins et angoisses qui y sont, quand tous seront bien résolus que nul ne porte autre fardeau, sinon celui que Dieu luy a mis sur les épaules. De là il nous reviendra une singulière consolation : c'est qu'il n'y aura œuvre si méprisée, ne sordide, laquelle ne reluyse devant Dieu, et ne soit fort précieuse, moyennant qu'en icelle nous servions à nostre vocation (liv. III, chap. x, sect. vi).

CHAPITRE IV

ÉTUDE CRITIQUE DES LIVRES DE L'ÉCRITURE SAINTE

PAR CALVIN

Nous avons exposé la pensée dogmatique de Calvin d'après l'Institution chrétienne. Mais Calvin a fait des commentaires sur la plupart des livres de l'Écriture Sainte, publiés avant l'édition révisée de l'Institution dont nous nous sommes servi. Il est nécessaire de connaître son attitude en ces études critiques.

L'Église catholique prétend que l'Écriture ne peut être mise entre les mains des fidèles à cause de l'obscurité des enseignements et de leur sens multiple. Elle seule, inspirée de l'Esprit, infallible en ses décrets, a le droit de les interpréter.

Calvin ne cesse de répéter que pour les points importants le sens de l'Écriture est très clair. Pour lui d'ailleurs il n'y a qu'un sens, le sens naturel et vrai, le sens littéral. Il regrette vivement l'erreur d'Origène au sujet du passage « la lettre tue ». Depuis on a pensé que la lecture de l'Écriture était inutile, dangereuse même, si elle n'est expliquée par allégories et chacun

a rivalisé d'adresse et joué de l'Écriture comme d'une pelote (Commentaires, II Corinth. III, 6) ; « Je nie, dit-il ailleurs, que la richesse et l'abondance d'icelle (de l'Écriture) consiste en la diversité de sens lesquels il soit licite à chacun de forger à sa poste. Schaçons donc que le vray et naturel sens de l'Écriture est celui qui est simple et nayf » (Com. ép. Galates IV, 22) (1).

Dès lors il s'efforce de bien saisir la pensée de l'auteur et il l'expose avec clarté et sobriété (voir l'épigraphie de l'ép. aux Romains). En cette étude, il s'affranchit de toute autorité traditionnelle.

Pour donner une idée de la critique de l'Écriture Sainte chez Calvin, nous citerons surtout les commentaires du Nouveau Testament.

Critique du texte :

Evidemment pour lui il n'y a pas de texte incontestable et inspiré. Il s'applique à retrouver le texte primitif probable, en comparant les divers manuscrits grecs qu'il connaît, les passages cités par les Pères et la Vulgate. Il corrige fréquemment la Vulgate. Il préfère quelquefois sa leçon à d'autres. Il ne s'arrête pas au texte (reçu) sur lequel a été faite la traduction d'Osterwald. Il le modifie quand il le croit néces-

(1) Comme MM. Baum, Cunitz et Reuss n'ont pas encore publié les *Commentaires de Calvin sur le Nouveau Testament*, en français, nous citons d'après l'édition Ch. Meyrueis (Paris, 1854 et 1855).

saire (voir en particulier les commentaires sur II Pierre, I, 2; Jacques, II, 18; Hébreux, IX, 4; arguments de II Thessaloniens et de I Timothée, où il conteste que la première ait été écrite de Rome, la deuxième de Laodicée).

La division en chapitres lui paraît parfois malheureuse. Il la change (Com. I Corinthe XII, 13, et XIII, 1; Galates, IV, 1).

Certains passages lui semblent modifiés par des copistes maladroits : « Ne doute point que quelque lecteur ignorant, voyant un adjectif estre sans substantif n'y ait mal adjousté Tabernacle par faute d'entendre les choses, rapportant au Tabernacle ce qui estait dit de l'alliance » (Comm. Hébreux IX, 1).

Des notes marginales ont peut-être été mises dans le texte (Comm., I Timothée V, 2 et 3; Ephés., II, 5).

On a même très probablement ajouté des passages : « Selon mon jugement ces répétitions sont superflues. Et est à croire que les lecteurs ignorans, pensans que l'apostre eust parlé deux fois des enfants, ont adjousté sans propos les deux autres membres..... Ceux qui ont escrit les livres se sont témérairement ingérez de répéter les sentences qui s'adressent tant aux pères qu'aux enfants afin de parfaire le nombre : comme si Saint-Jehan eust mal fait de répéter l'une sans les deux autres » (Com., ép. Jehan II, 14; voir encore Jacques IV, 7 et Eph., II, 5 où la chose lui paraît douteuse).

Il sait qu'il y a contre l'authenticité de l'histoire de la femme adultère beaucoup de preuves externes. S'il l'admet, c'est qu'il n'y voit rien de contraire à l'enseignement apostolique (Comm., de l'Evangile de Jehan VIII, 1).

Critique historique.

Il ressort d'une lecture attentive des Commentaires de Calvin que l'inspiration à ses yeux n'a pas porté sur les détails, sur les circonstances, sur les mots, mais seulement sur les faits importants utiles à connaître.

Dans les Evangiles il constate fréquemment des erreurs de chronologie et pour les expliquer il avoue que les Evangélistes n'ont pas eu pour but de suivre rigoureusement l'ordre historique mais de donner seulement un court recueil des faits et paroles de Jésus dont la connaissance peut nous être profitable (voir les Comm., Luc IV, 5 met en second lieu la Tentation que Matthieu met la 3^e; Matthieu IV, 18; Matthieu VIII, 14; Matthieu V, VI, VII. Ces discours ont été prononcés en diverses circonstances que les autres Evangélistes signalent. Matthieu les a groupés en un tout sans lien. Matthieu XXVI, 26 au sujet de la Cène. Luc XXIII, 45, fait déchirer le voile du temple avant la mort de Christ. Luc XXIV, 12 a changé l'ordre de l'histoire).

Il y a des erreurs de fait. Matthieu fait venir le centenaire lui-même vers Jésus. Luc dit qu'il envoya des

Juifs. (Voir le récit de la tempête, l'histoire de Jaïrus.)
A Gethsémané, d'après Marc, Jésus la deuxième fois fit la même prière angoissée ; pour Matthieu il s'en remit à la volonté du Père ; selon Luc il pria sans intervalle. Matthieu et Marc attribuent aux deux brigands ce qu'un seul a fait. Jésus-Christ n'a pas affirmé en quelques mots qu'il fallait que le Christ souffrît. Il a fait un long discours. Luc a mis cela en forme d'interrogation afin de lui donner plus de force. Pour l'institution de la Cène, pour les évènements qui ont précédé, accompagné et suivi la mort ou la résurrection du seigneur, Calvin constate des diversités. Il lui suffit qu'il y ait accord sur les points essentiels (voir Comm., en particulier, Matth. XXVIII, 1 ; Luc XXIV, 12 et 34 avec Marc XVI, 13 et 14 ; Luc XXIV, 36, etc).

Citations de l'Ancien Testament dans le Nouveau.

Les citations de l'Ancien Testament ne doivent pas être prises à la lettre.

Les auteurs du Nouveau Testament ne s'attachent pas aux mots mais à la substance.

Le prophète Malachie a : « Voicy j'envoie mon ambassadeur qui préparera le chemin devant moy. »
Marc introduit le Père parlant au Fils (Marc, I, 2).

Le prophète Esaïe parle à Cyrus et aux Perses. L'Évangéliste l'applique à propos à Jésus-Christ (Matth. III, 3).

Isaïe parle d'un fait contemporain ; mais il voit plus loin (Matth. IV, 14, 15, 16).

Le prophète cité ne parle pas des miracles de Jésus-Christ, mais de sa mort, non des maladies corporelles, mais des vices et des afflictions de l'âme (Matth. VIII, 17, voir encore Comm., Ep. Rom., XI, 8, où Paul se contente du sens ; v. 9, 26 ; chap. xv, 12 ; Hébr. II, 7 ; chap. III, 9).

Parfois ils font une simple allusion ; ils citent les mots et les appliquent à un événement ou à un développement dialectique, en négligeant le sens du passage cité.

La prophétie de Jérémie a été accomplie en son temps ; elle ne se rapporte en aucune manière à la cruauté d'Hérode. L'évangéliste a voulu dire qu'à la venue de Jésus-Christ le même fait s'est renouvelé (Com., Matthieu, II, 17 et 18 ; voir aussi Ep. Romains, X, 6 et 7 ; 18).

Calvin constate des inexactitudes dues à l'inadvertance des auteurs, à leurs préoccupations dogmatiques ou à la traduction fautive des Septante dont ils se sont servi.

Matthieu (chap. II, 6), écrivant en grec, a suivi la leçon des Septante. De plus il a modifié le sens. D'après le prophète Michée, Bethléem est trop petite pour être comptée dans les milliers de Juda. L'évangéliste, au contraire, lui fait exalter son importance.

La citation de Matthieu (chap. xxvi, 19) est de Za-

charie et non de Jérémie comme le porte le texte. De plus il n'y a qu'une allusion.

L'apôtre Paul (Ep. Rom., IX, 25) applique aux Gentils ce que le prophète dit des Israélites (voir Com., ép. Rom , IX, 33; XV, 10; I Corinth., II, 9; II Corinth., VI, 2, 18; Ephés., IV, 8, dans le psaume, Dieu a reçu les dons, saint Paul fait dire au psalmiste que Dieu en en a donné; Com., Hébr., XI, 21; XII, 19, 20, 21).

Canonicité.

Une dernière question se pose. Quels sont les livres qui constituent l'Ecriture, règle de notre foi et de notre vie?

Calvin n'en donne nulle part une liste. Il n'a pas fait de commentaire sur tous. Cependant il semble disposé à maintenir ceux qui ont été reçus généralement par l'ancienne Eglise avec le consentement des fidèles. Quand il arrive à des résultats contraires à ceux qui ont déterminé la canonicité de certains livres il leur trouve une valeur religieuse suffisante pour faire partie du canon.

Les livres apocryphes de l'Ancien Testament ont toujours été distingués des livres canoniques. On les a tenus pour ecclésiastiques, utiles à lire, mais sans valeur dogmatique. « Par quoy il y a telle différence entre les premiers (livres canoniques) et les secondz, comme entre un instrument passé devant un notaire et

scellé pour estre receu de tous et une cedula d'un homme particulier. Il est vray qu'ilz ne sont pas à mespriser d'autant qu'ilz contiennent bonne doctrine et utile. Toutesfois c'est bien raison que ce qui nous a esté donné par le saint Esprit ait prééminence par dessus tout ce qui est venu des hommes » (préface aux *Apocryphes de l'Ancien Testament*, dans les Bibles genevoises, vol. IX, p. 827, *Œuvres de Calvin*, édit. Baum, Cunitz et Reuss; voir encore vol. V, p. 564, *Actes de Ratisbonne*, articles des protestants que Calvin a rédigés en français, et vol. VII, p. 407, *Acta synodi Tridentinæ cum antidoto*).

D'ailleurs l'Église, en recevant ces livres, ne les a pas rendus authentiques et canoniques. Ils l'étaient, avant qu'elle fût elle-même, par leur valeur intrinsèque. Si elle les a acceptés, c'est qu'elle les a reconnus venus de Dieu.

Ce ne sont pas les décisions de l'Eglise qui poussent Calvin à les accepter, c'est qu'il voit lui-même Dieu en ces livres. Il sent qu'ils viennent de Lui. Il le sait d'une certitude absolue créée par le témoignage de l'Esprit en son âme. Cet Esprit lui permet de discerner les livres venus de Dieu et ceux des hommes (voir *Institut. chrét.*, liv. I, chap. vii et notre exposition sur le témoignage du Saint-Esprit).

Peu lui importe d'ailleurs le nom des auteurs des livres s'ils n'ont été que les organes du Saint-Esprit. L'Esprit nous fait reconnaître son œuvre et cela suffit.

On ne s'étonnera plus de son indépendance pour déterminer les auteurs des livres.

L'Épître aux Hébreux n'est pas de Paul. La manière d'enseigner, le style, l'attitude subordonnée de l'auteur vis-à-vis des apôtres le lui prouvent. L'auteur est inconnu. Comme elle contient des enseignements précieux au sujet de la Divinité éternelle du Christ et de sa souveraine majesté, Calvin ne veut pas que l'Eglise soit privée de ce trésor incomparable (voir l'argument).

Il ne sait pas quel Jacques a écrit l'épître de ce nom. Il ne voit pas de motif suffisant pour la rejeter (voir l'argument).

Il ne reconnaît pas dans la deuxième épître de Pierre le style de cet apôtre. Cependant le Saint-Esprit parle en ces pages. L'auteur se dit Pierre. Il ne peut pas y avoir fraude. L'épître a dû être écrite sous l'inspiration de cet apôtre déjà très vieux. Au reste, comme la chose n'est pas certaine, Calvin prendra la liberté d'user tantôt du nom de Pierre, tantôt de celui d'apôtre (voir l'argument). « Quand je regarde le tout de plus près il me semble plus vraysemblable que ceste Epistre a esté composée par un autre que saint Pierre, par son consentement : car saint Pierre n'eust jamais parlé ainsi » (Com. II Pierre, III, 15).

Il y a beaucoup de contestations sur l'épître de Jude. Mais la lecture en est utile. Ses enseignements sont conformes à la pure doctrine apostolique. Calvin la met volontiers au nombre des autres épîtres.

Pour l'Ancien Testament il avoue aussi son ignorance. L'auteur du livre de Josué lui est inconnu comme ceux des Juges et des livres de Samuel. Ces noms désignent les sujets principaux traités et non les auteurs.

De même pour Job. On a attribué ce livre à Moïse. Il n'en sait absolument rien. Ce qu'il y a de certain c'est que l'Esprit a dicté ces livres (voir t. XXV, p. 422 et t. XXII, p. 26 de l'édition Baum, Cunitz et Reuss).

Tous les livres de l'Ecriture n'ont pas la même valeur religieuse. Calvin parle surtout de la Loi, des prophètes et des psaumes pour l'Ancien Testament. Pour le Nouveau Testament il fait aussi une distinction. « Il y a bien à dire des livres de Salomon au style de David. Car en lieu que Salomon s'arreste plus à former et façonner l'homme extérieur, et à traiter les règles et préceptes concernans la vie politique; on scait bien que David est toujours sur le service spirituel de Dieu, le repos de la conscience, la miséricorde de Dieu et la promesse gratuite de salut, et ne parle quasi d'autre chose. Cependant, ceste diversité ne fait pas qu'en approuvant l'un nous condamnions l'autre. Qui plus est, entre les Evangélistes mesmes il y a si grande différence en la déclaration de la vertu de Christ, que si on fait comparaison des autres trois à Saint Jehan, à peine auront-ils des estincelles de ceste grande lueur qui apparoist si évidemment en Sainct-Jehan. Et toutesfois nous les recevons tous quatre également » (Argument de l'Epître de St-Jacques).

CONCLUSION

La Réforme n'est pas l'œuvre du libre examen, comme on le croit dans certains milieux, mais celle de la conscience humaine régénérée par une puissance supérieure à elle qui la pénètre et l'affranchit de toute domination tyrannique. Lorsque l'Esprit, qui poursuit dans les profondeurs obscures de l'être humain son travail mystérieux et la Parole de Dieu, enfin débarrassée des explications multiples et confuses, se sont rencontrés en l'âme des hommes prédestinés à une œuvre divine, la lumière s'est faite éclatante; un être libre et joyeux a remplacé en eux l'esclave. Et aucune puissance humaine n'a pu les briser. Ils ont parlé; ils sont allés, annonçant cette Parole consolatrice et libératrice aux âmes angoissées et chargées de lourds fardeaux. De la rencontre féconde de cette Parole divine et de l'Esprit qui ne pouvait en son isolement provoquer que des soupirs, des aspirations vagues et impuissantes est née aussi la foi puissante et invincible de leurs frères.

La Réforme est l'œuvre du Saint-Esprit et de la Parole. Ces deux forces isolées auraient été infécondes. Unies, confondues, elles ont enfanté un nouvel être.

L'esprit humain, livré à lui-même, n'était pas capable d'une telle œuvre. L'Eglise et l'humanisme ont été des moyens et non des causes déterminantes.

L'Eglise, malgré ses infidélités, gardait en elle par certains de ses membres un fond de piété intense ; mais elle ne faisait que des esclaves. Parfois l'esclave s'émancipait en un mysticisme malsain passager, mais il s'égarait bientôt. L'humanisme plus païen que chrétien a donné à l'âme religieuse des instruments qui restaient impuissants en sa main.

En l'être ému et renouvelé des réformateurs, tous ces éléments ont été fécondés par l'Esprit et par la Parole.

La Réforme est l'œuvre voulue de Dieu. Son intervention y apparaît évidente pour le chrétien qui perçoit à travers les causes secondes la main du Dieu libre et bon.

La liberté, divinement obtenue, a bientôt pesé à l'âme humaine, avide d'autorité visible et palpable. Comme autrefois à Rome elle s'est ruée à la servitude. A peine délivrée d'un tyran : l'Eglise, elle s'est jetée entre les bras d'un autre : la Lettre. L'Ecriture a remplacé l'Eglise, et l'Esprit, sans lequel l'Ecriture n'est rien, a été mis au second plan, oublié parfois. L'âme, qui redoute l'effort persévérant et pénible, la conquête lente de la vérité, s'est reposée satisfaite devant cette nouvelle idole. Elle l'a interrogée exclusivement et lui a demandé des forces magiques.

Cependant des hommes ont osé porter les mains sur elle. Ils ont voulu la connaître de plus près. Ils l'ont observée attentivement; et l'idole avait des imperfections ! Avec la foi à l'idole a disparu toute foi; et l'incrédulité a fait de nombreux ravages.

Entre la foi à l'idole et l'incrédulité n'y a-t-il pas de voie salutaire ? il y a une voie, la voie, l'unique voie : celle qu'ont suivie les réformateurs et que s'efforcent de suivre, en l'élargissant, beaucoup d'hommes de foi de nos jours.

Luther a montré une très grande indépendance vis à-vis de la Bible, on l'a rappelé souvent. En n'écoutant que son impression personnelle et momentanée, il est allé un peu loin, en particulier pour l'épître de Jacques qu'il a un moment appelée épître de paille.

Mais mieux vaut encore cet excès d'indépendance, issu d'une liberté donnée par Christ en son âme, que le respect superstitieux de certains protestants.

Calvin, plus réservé, ne fait pas cependant de la Bible une idole suffisante par elle-même, capable de transmettre seule des forces divines. Il ne se soumet pas à une autorité venue du dehors. L'Ecriture, en elle-même, isolée, ne s'impose pas à lui. Il ne veut pas être contraint mais persuadé. L'Esprit accomplit cette œuvre en son âme. Dès lors, et seulement alors, il voit Dieu en l'Ecriture et il se soumet.

Le témoignage de l'Esprit, fait éminemment subjectif puisqu'il ne peut s'exprimer et doit être expérimenté

pour être connu, néanmoins évident, soutient l'édifice que nous avons cherché à construire d'après ses œuvres. Sans lui, tout s'écroule.

Calvin a eu là une conception profonde, conception qui d'ailleurs n'était que la traduction imparfaite en langage humain de ce qu'il ressentait en son être.

Le témoignage de l'Esprit est et doit rester à la base de nos convictions. Lui seul peut enfanter la certitude dont l'âme errante a besoin pour se reposer en Dieu. Lui seul peut nous permettre d'accepter la miséricorde que Dieu offre depuis des siècles à l'humanité égarée. Lui seul peut accomplir l'œuvre de la régénération, nous faire répondre à l'appel plusieurs fois séculaire de Dieu : « Mon fils ! » : « Abba, c'est-à-dire Père ! »

Ce n'est pas un livre-idole qu'il faut à l'âme moderne tourmentée, aux sceptiques railleurs dont le sourire forcé cache mal le vide intérieur profond, aux malheureux et aux déshérités de la vie ; c'est la Parole de délivrance, annoncée par des hommes aux entrailles émues, allant trouver en leur être l'Esprit qui est toujours à l'œuvre, et sans lequel la Parole frapperait inutilement leurs oreilles.

Aujourd'hui encore la Parole et l'Esprit ont besoin d'être unis pour enfanter le nouvel homme.

Il y a certainement dans la Bible des pages émouvantes, des affirmations, des promesses qui ont sur l'homme une singulière puissance. Elles vont sous les couches profondes superposées qui cachent les débris

du divin en nous, éveiller des désirs de sainteté et de bonheur, un tourment plus grand de l'infini, un élan plus ardent vers Dieu. Elles vont, produit de l'Esprit divin, révéler en l'âme humaine la présence de ce même Esprit qui la travaille et voudrait la ramener au Dieu dont elle s'est follement séparée. De cette rencontre jaillit la lumière, la lumière sur nous-mêmes, pauvres êtres corrompus, feuilles détachées de l'arbre divin, loin duquel nous ne pouvons vivre, la lumière sur Dieu, Père, Sauveur en Jésus-Christ. Et l'émotion gagne le cœur, la confiance naît, l'homme se donne.

Mais toutes les pages de ce livre ne produisent pas cet effet étrange. Il y en a qui ne disent rien à notre âme, qui ont un intérêt purement historique ou littéraire.

Quand nous avons été émus, cōsolés, gagnés, nous affirmons que l'esprit humain n'a pu trouver de lui-même ces pensées, ces affirmations, ces promesses. A travers le langage humain, en l'âme palpitante du prophète ou de l'apôtre, en l'âme sereine ou divine du Christ, nous voyons Dieu; Dieu intervenant dans l'Histoire pour mettre fin aux tâtonnements infinis de l'homme, pour calmer ses angoisses, le sauver.

Nous n'avons pas le droit d'affirmer davantage. L'Esprit vient nous donner une certitude religieuse que rien ne pourrait faire naître, créer en nous le sentiment que nos péchés sont pardonnés, que Dieu nous aime, que nous sommes ses enfants. Il l'entretient par

sa présence permanente en nos âmes, désormais sentie. Il nous met en relation avec Celui qui a été la Révélation absolue, qui a eu la conscience de Dieu la plus élevée, avec Jésus-Christ.

Mais l'Esprit ne nous dit rien des auteurs des livres, de leur origine, de l'époque de leur rédaction, de leur historicité. L'Esprit ne résout par les questions de critique et d'histoire. Quand il a accompli l'œuvre que l'effort humain ne pouvait produire, il laisse l'homme gagner péniblement son pain à la sueur de son front, en ce domaine comme dans les autres. Il l'aide en la mesure de ses efforts, mais il ne donne pas en un instant la science.

Calvin a été trop loin quand il a identifié la Parole de Dieu avec tous les documents contenus en la Bible et donné au canon fixé par des hommes une autorité divine. L'Esprit auquel il en appelle toujours ne l'y contraignait pas, mais plutôt les circonstances, le milieu et ses dispositions personnelles. Obligé d'opposer une autorité à l'Eglise qui se prétendait seule autorité, et aux anabaptistes qui rejetaient toute autorité au nom de l'Esprit, vivant avec des âmes à peine sorties du joug du catholicisme, on comprend qu'il ait exalté le caractère divin de tous les écrits sacrés, malgré des actes d'indépendance qui seraient jugés très sévèrement par beaucoup de protestants de nos jours.

Mais aujourd'hui, qu'avec le sens historique moderne, on a soumis ces documents à la plus minutieuse

critique, il est apparu avec évidence, aux yeux des théologiens les plus conservateurs, qu'il y avait en la Bible, à côté du divin, du parfait, de l'immuable, des éléments humains imparfaits, transitoires (1).

(1) « Il ne s'agit pas, disait il y a quelques années M. Pédézert, professeur à Montauban, de fixer les limites de la Révélation, ces limites que les uns font si étroites et les autres si larges. *Si la Parole de Dieu est dans la Bible, tout dans la Bible n'est pas la Parole de Dieu.* Certains récits, certains conseils, certains livres même dans ce livre, sont utiles, mais non divins ; ils font partie de l'histoire sainte ; ils ne sont pas un élément de la révélation. Sachons reconnaître les conditions humaines des révélations divines et ne nous faisons pas une Bible de fantaisie sous prétexte de fidélité. Gardons-nous de prétendre que tout dans ce volume sacré soit de la même vérité ou de la même importance. Ce langage ne serait pas celui de la foi, mais celui de l'ignorance et du parti pris » (Pédézert, *Espérance*, 1868, p. 406).

« Devons-nous envisager la Bible comme un livre dicté directement par l'Esprit divin aux hommes qui l'ont rédigé ? On a souvent compris dans ce sens la parole ainsi traduite : « Toute l'Ecriture est divinement inspirée, » et on a cru pouvoir faire de la Bible un recueil d'oracles tombés du ciel que ses auteurs n'auraient fait que consigner. Mais la Bible elle-même n'autorise pas une telle conception..... Quelquefois les récits parallèles d'un même fait contenus dans différents livres bibliques ne s'accordent pas entièrement ; ce cas se présente même dans nos récits évangéliques... Elle est non la révélation elle-même mais le document des révélations » (*Bible annotée* par une société de théologiens et de pasteurs, sous la direction de M. F. Godet. *Livres historiques*, t. I, p. 15, 16 et 17).

« Il n'est pas exact d'identifier absolument la Parole de Dieu avec l'Ecriture... Comme pourtant les divergences persistent et se manifestent à chaque récit il fallait (avec la théorie de l'inspiration littérale) faire des efforts désespérés pour les concilier ou les nier » (Bonnet, *Commentaires sur le Nouveau Testament*. Introd., p. xii et xxxi, Lausanne, 1880).

« La théorie de l'inspiration littérale tranche d'un coup la difficulté (des divergences dans les récits du Nouveau Testament), pour ceux du moins qui peuvent accepter un système arbitraire qui fait violence aux faits les mieux constatés et identifie en réalité l'action de l'Esprit divin

Toute la Bible n'est donc pas la Parole de Dieu ? Plusieurs ont perdu la foi en le constatant. Mais des âmes plus fortes, plus sérieusement touchées par l'Esprit, ont compris bientôt que la valeur religieuse de la Bible n'était pas pour cela compromise.

La manifestation de Dieu dans l'Histoire, son intervention particulière au sein d'Israël pour le salut de l'humanité, la mission divine des prophètes, la personnalité du Christ gagnant à Lui les âmes et les sauvant, restaient pour eux des faits évidents et incontestables.

Il suffit en effet de ne plus confondre désormais la révélation de Dieu avec les documents de cette révélation.

Nous n'avons pas à nous faire, *a priori*, une Bible d'après nos conceptions. Nous n'avons qu'à accepter celle qui nous est donnée.

Telle qu'elle est, elle a suffi à l'humanité. Laissons-lui poursuivre, aidée par l'Esprit, l'œuvre qu'elle doit accomplir. L'âme renouvelée trouvera toujours en elle

à une force mécanique ou magique. Grâce au ciel nous n'en sommes pas réduits à ce coup de désespoir » (de Pressensé, *Vie de Jésus*, p. 193, Paris, 1884, 7^e édition).

« On croit comme autrefois à l'inspiration divine des Saintes Ecritures, mais on ne peut plus se représenter cette inspiration comme une dictée mot à mot qui fait de l'écrivain une pure machine et qui donne à toutes les parties de la Bible, même à celles qui ne traitent pas des choses essentielles au salut, la même valeur et la même autorité. On cherche aujourd'hui une conception plus large qui tienne mieux compte de la personnalité de l'auteur et des idées de son époque, c'est-à-dire une conception plus conforme à la réalité historique » (Decoppet, *Méditations*, 1^{re} série, Paris, 1881, p. 67).

ce que Dieu veut qu'elle y trouve : l'assurance de la bonne volonté de Dieu à l'égard de l'humanité, de son amour infini allant jusqu'à la folie de la croix.

Il serait bon que les pasteurs, pour éviter de ces surprises quelquefois tragiques qui tuent une âme imparfaitement enfantée à la vie divine, fissent comprendre à leurs fidèles, avec l'autorité d'un ministère dévoué, d'une foi ardente, que la foi n'a rien à craindre de ces résultats, obtenus par la critique la plus sincèrement chrétienne.

La Bible n'est pas une idole en laquelle seraient localisées des forces divines et qu'il suffirait d'approcher pour être sauvé. La Bible n'est pas un livre comme les livres classiques ou autres qu'on étudie par curiosité littéraire ou historique. La Bible est un livre profondément humain et divin que l'âme éclairée par l'Esprit peut seule réellement comprendre. Nous ne sommes pas faits pour ce livre. Ce livre est fait pour nous. En ces pages parfois sublimes, nous puisons des consolations, nous apercevons Dieu qui nous parle par des hommes, nous rencontrons quelques traits épars mais révélateurs de la vie si courte et si riche de Celui qui a été l'image visible de Dieu, du Christ, le Sauveur de notre âme.

Quand nous vivons en relation avec Lui par l'Esprit, nous ne sommes plus liés par la lettre. Nous jugeons, comme Luther, la Bible, non pas à la lumière de nos jugements, mais à celle de ses révélations. Il devient

notre maître et le seul. Nous pouvons étudier les documents bibliques. Les résultats de nos études, si imprévus qu'ils soient, ne sauraient nous ébranler.

Vu :

Le Président de la soutenance,

A. SABATIER.

Vu :

Le Doyen,

F. LICHTENBERGER.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

GRÉARD.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
CHAPITRE I ^{er} . — <i>Autorité de l'Écriture Sainte</i>	7
Section I. L'Écriture Sainte révélation de Dieu.	7
Section II. Inspiration de l'Écriture Sainte	12
Section III. Ressemblance et différence de l'Ancien et du Nouveau Testament	15
Section IV. Conservation de l'Ecriture Sainte	20
CHAPITRE II. — <i>Fondement de l'autorité de l'Écriture Sainte.</i>	22
Section I. Preuve divine. Témoignage du Saint- Esprit	22
Section II. Preuves humaines	25
CHAPITRE III. — <i>Emploi de l'Écriture Sainte.</i>	29
Section I. L'Écriture Sainte moyen de grâce	29
Section II. L'Écriture Sainte règle de foi	31
Section III. L'Écriture Sainte règle de vie	35
CHAPITRE IV. — <i>Étude critique des livres de l'Ecriture Sainte, par Calvin</i>	39
Critique du texte	40
Critique historique.	42
Citations de l'Ancien Testament dans le Nouveau	43
Canonicité	45
CONCLUSION	49

